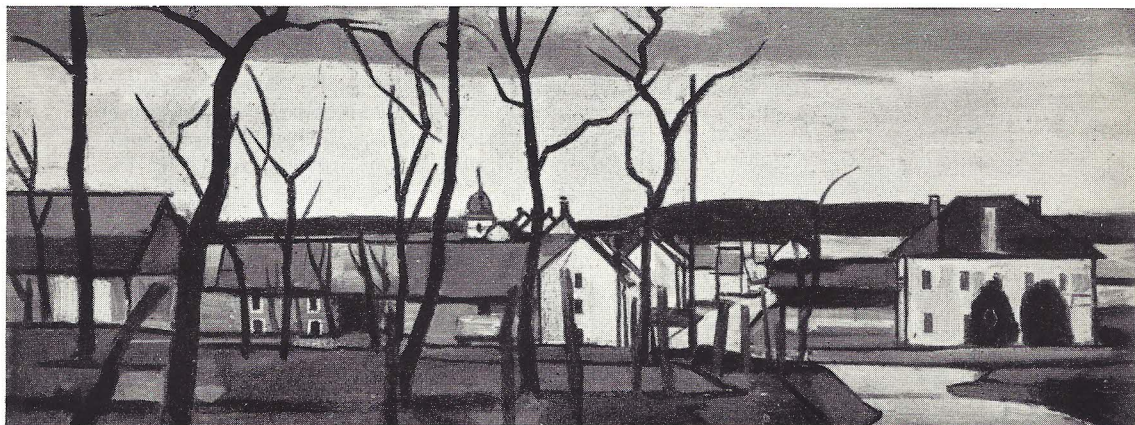


CLUB DES ARTS

NO 20 DECEMBRE 1954

rédacteur responsable: arnold kohler



Village jurassien

Albert Schnyder

LA PEINTURE DANS LE JURA

| | | | |
|------------------------------------|----|---------------------------------------|----|
| Avant-propos | 2 | Fernand Giauque | 19 |
| La peinture dans le Jura | 3 | Lermite | 21 |
| Coghuf | 4 | Charles Robert | 22 |
| Albert Schnyder | 6 | Serge Voisard | 24 |
| J.-F. Comment | 9 | Antonio Erba et Roger Voser | 25 |
| Adrien Holy | 11 | Les arts en deuil | 28 |
| Georges Item | 12 | Musées et Galeries | 29 |
| Marco Richterich | 14 | Club des Arts | 31 |
| Paul Bovée | 16 | Page jurassienne | 32 |
| André Brêchet | 18 | Les estampes | 33 |

genève, 6, boulevard helvétique

LA PEINTURE DANS LE JURA

AFFIRMER que le Jura est une terre ingrate pour les artistes d'ailleurs très rares, est devenu un lieu commun. Les arguments à l'appui de cette théorie quelque peu simpliste sont nombreux et se voudraient irréfutables: le Jura, dit-on, a été fort pauvre dans les temps passés. S'il est riche aujourd'hui, ajoute-t-on, il est peuplé de parvenus peu sensibles à la vraie beauté. Et patati et patata !!!

C'est souvent ainsi, hélas ! qu'on nous juge du dehors. Notre propos est ici de démontrer l'erreur de ce jugement sommaire. Merci à nos amis genevois de nous avoir offert spontanément la tribune du Club des Arts.

Il est exact que le Jura a produit peu de peintres de renom. En quoi, d'ailleurs, il ressemble à de nombreuses autres régions de Suisse. Entre l'aquarelliste Jacques-Henri Juillerat, né à Moutier en 1776, classé généralement dans les «petits maîtres bernois» du XIXe siècle, et Albert Schnyder, l'un des peintres actuels les plus connus de Suisse, notre petit pays jurassien n'a effectivement donné naissance à aucun artiste-peintre dont la renommée aurait dépassé les limites d'un étroit régionalisme. Numa Donzé, Franc-Montagnard d'origine, a fait toute sa carrière artistique à Bâle. Adrien Holy, né à Saint-Imier, habite Genève et Fernand Giaucque près de Morat. Nous pourrions allonger la liste. Et pourtant, en 1937, feu le professeur Gustave Amweg, de Porrentruy, éditait un ouvrage énorme, de plus de 500 pages au grand format, entièrement consacré aux arts dans le Jura bernois. Peu après il complétait son œuvre par un tome second, tout aussi volumineux et touffu, traitant des arts appliqués. Où donc M. Amweg aurait-il trouvé la matière si le Jura était véritablement hostile aux arts ?

S'il ne compte parmi ses fils que peu de peintres d'envergure, ce peuple d'horlogers habiles et de mécaniciens à l'esprit inventif, de paysans et d'éleveurs patients, compte d'innombrables amateurs au gentil talent, servis — ou peut-être desservis — par une étonnante dextérité et par un amour souvent exclusif et exagéré de la précision. Ce pays aux grands bois, aux vastes pâtures peuplées de chevaux nerveux et de bovins paisibles, ce pays des manufactures qui sont autant de ruches bourdonnantes a ses chantres et ses poètes. Il a aussi ses vrais peintres. Aujourd'hui plus que jamais.

N'ayant aucune envie de refaire ici l'immense travail de recherches et de classement entrepris avant guerre par le professeur Amweg, nous nous bornons, dans ce bulletin, à présenter quelques artistes méritants parmi les «bonzes» et chez les jeunes. Ainsi que l'a fait l'Institut jurassien des Arts et des Sciences, nous incluerons pour les besoins de la cause Bienne dans le Jura. Cela nous permettra de présenter deux des lauréats de l'Exposition jurassienne de 1953, à Delémont. Nous dirons deux mots aussi d'un artiste qui nous touche de près, bien qu'il soit aujourd'hui embrigadé sous la bannière des Neuchâtelois: Lermite, des Bayards ! Enfin, grâce à la générosité de quelques industriels prévôtois, nous

sommes en mesure de démontrer par le texte et surtout par l'image — la peinture n'est pas littérature ! — que la jeune ville de Moutier, centre de la Branche jurassienne du Club des Arts, a aussi sa vie artistique, même si présentement elle ne compte pas un seul peintre professionnel.

Nous savons parfaitement qu'ainsi notre travail est incomplet et arbitraire. Il aurait fallu rendre hommage aux pionniers du réveil artistique actuel : Armand Schwarz, de Delémont, Hofmann père et fils, Willy Nicolet, de Porrentruy et quelques autres, qui, plus par leur enseignement et l'enthousiasme distillé dans leurs classes de dessin que par leur propre peinture, ont eu une heureuse influence sur la jeunesse et lui ont donné le goût des arts.

Nous savons aussi que d'autres espoirs qui ne sont pas cités ici mériteraient de l'être. La place est réduite. Ils sont jeunes et ont donc le temps d'attendre. Nous ne les abandonnerons pas si notre Club des Arts, si notre Branche jurassienne continuent à se développer et à grandir.

Max Robert.

COGHUF

par Marcel Joray

(Extrait de l'album des Editions du Griffon)

Pour vous présenter Coghuf, nous ne saurions mieux faire que de donner ici un extrait du beau texte enthousiaste de Marcel Joray dans l'album consacré au peintre franc-montagnard :

C'est un homme de quarante-cinq ans, taillé en hercule, qui m'accueille sur le pont de grange de sa maison de Muriaux, une vaste ferme transformée en atelier.

Coghuf (de son vrai nom Ernest Stocker), Bâlois d'origine et de naissance, s'est établi il y a quelque vingt ans sur cette terre d'élection où il a créé toute son œuvre: sept enfants et d'innombrables tableaux. (Ce texte date de 1951 et depuis la famille s'est agrandie!)

Le seuil de l'atelier à peine franchi, en dépit du vent furieux qui pénètre par la porte mal jointe, vous êtes pris par la chaleur communicative des tableaux, par les franches réactions du peintre à votre enthousiasme, d'un homme qui sait la valeur de ce qu'il fait. Dans cette forge de l'art, je redécouvre sur les toiles du maître ce cher et rude pays franc-montagnard qui, ce matin, s'estompait dans la grisaille des nuées lourdes de pluie. Je croyais connaître ce pays. Ma vision n'était qu'une pauvre vision à côté de celle du peintre. Les Franches-Montagnes avaient dix visages à mes yeux; elles en ont cent dans les tableaux de Coghuf et c'est par lui désormais que je les vois.

Tout, chez Coghuf, est jaillissement et joie de la création, sensualité de la couleur, frémissement des formes, violence sans brutalité. Mais souvent l'œuvre s'imprègne de calme réfléchi, de retenue, de mélancolique douceur et de poésie. Fidélité aussi à la nature, à une certaine nature non photographique, mais humanisée par la vision propre du peintre. Vous savez bien, lecteurs,



Repos

que votre vision des choses dépend essentiellement de vos préoccupations et qu'un paysage vous paraît gai ou triste, selon votre état d'âme. L'exactitude n'est pas la vérité. Le peintre est vrai qui peint selon l'optique de ses yeux d'artistes — j'entends de ces yeux qui savent opérer un choix — et selon ses rythmes profonds et qui asservit les éléments de la nature à son génie. S'il est vrai que l'art est le témoin d'un temps et d'un peuple, c'est une chance pour les Francs-Montagnards que Coghuf et cet autre grand Jurassien Albert Schnyder, y trouvent l'essentiel de leur inspiration. Par eux, les Franches-Montagnes entrent dans l'art.

Coghuf, volontaire, tenace, optimiste, sensible, dégagé de tous les conformismes, connaît intimement l'âme du peuple franc-montagnard qui appartient à son univers spirituel. Il boit son verre avec les paysans, ses voisins, ses amis. Comme eux il connaît l'acharnement au travail.



Albert Schnyder

par P. O. Walzer (Revue «Vie»)

«Il n'y a pas de monde pour celui qui ne se présente pas le monde, écrit Ramuz. L'existence du monde suppose donc sa double présence. Pour que le monde soit, il faut qu'il soit deux fois.» Il a fallu Albert Schnyder pour que le Jura existât de cette double existence, encore que jusqu'ici bien des peintres se soient essayés à faire passer sur le plan pictural les éléments essentiels de notre paysage. Mais ils n'ont réussi, le plus souvent, qu'à fixer quelques-uns de ses charmes temporaires, de ses aspect changeants, s'arrêtant au superficiel quand on eût voulu les voir atteindre le permanent. Il y a, certes, de louables réussites chez les paysagistes jurassiens, chez les F. Caille, A.-F. Duplain, P. Froidevaux, J. Blancpain, R. Gygax, A. Hoffmann, A. Kœtschet, E. Monbaron, W. Nicolet, L. Prêtre, A. Schwarz, A. Tièche, mais la contemplation de leurs toiles donne rarement l'impression que tout est dit. Leur pinceau a traduit trop vite des impressions trop rapides. Ils ont mis trop de joliesse dans des paysages sévères, qui n'ont que de la beauté. Et pourtant ils ont aimé le Jura, mais le Jura ne les a pas aimés.

Il existe au contraire entre Schnyder et son pays un amour réciproque, une connivence mystérieuse, des échanges incessants dans lesquels le peintre a pu trouver les principaux éléments de sa conscience artistique. Son œuvre se distingue par le même sérieux, par la même gravité, par la même grandeur qui sont les marques du pays jurassien, qui entre aujourd'hui, grâce à elle, dans le domaine de l'art, comme les rives de la Seine y sont entrées grâce aux premiers impressionnistes, et les collines bourguignonnes grâce à Courbet. Quelqu'un est venu «dire», avec les moyens propres à son art, que le Jura existe, et ce témoignage peut suffire à nous donner une conscience. «Je vois qu'ils ont bâti la ville, dit encore Ramuz, mais encore faut-il que quelqu'un vienne dire qu'elle est bâtie, sans quoi la ville n'est pas bâtie.»

Pourtant Schnyder n'est pas un Jurassien de vieille souche. Il est originaire de Roggwil, près de Langenthal, et l'allemand est sa langue maternelle. Mais il est né à Delémont où il fit ses classes en français, au progymnase de cette ville qui lui resta toujours très chère, et où il s'est établi aujourd'hui définitivement. Son tempérament alémanique s'accommode très bien de la sympathique ambiance delémontaine, et la campagne environnante lui offre les sujets les plus appropriés qui soient à son talent. Aussi est-il peu porté à comprendre les menées qui tendent à séparer le Jura de l'Ancien canton. Il estime l'entente possible et souhaitable entre les adoptants et les adoptés de 1815, et son exemple est là pour montrer que, sur un certain plan du moins, l'amitié peut naître, et même plus que l'amitié.

Albert Schnyder fit un apprentissage de lithographe à Berne, environ le temps de la première guerre mondiale ; mais, amoureux de la seule peinture, il entra bientôt à l'École des Beaux-Arts de Bâle, où il eut pour maîtres Arnold Fiechter et Albert Mayer. On le trouve ensuite à Munich, où il passa deux ans et demi, puis à Berlin, à Zurich, à Paris. Solides études, solide métier, qui ne se laissa jamais dévorer par les techniques ou par les modes. Son originalité et sa personnalité s'affirment tout de suite, dès ses premiers paysages de Saint-

Ursanne, dès les illustrations qu'il fit pour *Hannebarde*, le roman de son ami Werner Renfer, autre Jurassien illustre, qui, encore qu'il soit mort trop jeune, mérite la première place parmi nos poètes. A cette époque, Schnyder fait figure de révolutionnaire parmi ses concitoyens, pour qui les révolutions ne peuvent être que politiques. On voulait qu'un portrait ressemblât à son modèle, qu'un paysage fût le reflet exact d'un coin de terre précisément délimité. Le Jura ignorait tout — il continue à beaucoup ignorer — des grandes aventures de la peinture moderne. Tant pis pour lui, pensait notre peintre, qui travailla de longues années dans la solitude avec un entêtement admirable.

Ses premières toiles décèlent des influences évidentes. On le voit d'abord chercher une expression personnelle entre le cubisme et le fauvisme, le cubisme qui est un art des formes aboutissant à la dissociation de la nature, le fauvisme qui est un art de la couleur existant pour elle-même, jusqu'à devenir abstraite. Les dernières œuvres du peintre se ressentent encore de ces fortes écoles, mais aucun des secrets du métier n'y reste plus apparent, ce qui est le propre de tout art dans sa maturité, qu'il soit pictural, musical ou poétique. Le remarquable dans le cas de Schnyder, c'est que ses longues études, ses nombreux essais, ses séjours dans les capitales artistiques étrangères l'aient admirablement préparé à être avant tout le peintre du Jura. Toute sa science ne s'exerce pas gratuitement: elle reconstruit ce monde qui est le monde de nos campagnes quotidiennes. On regarde des toiles, on voit des formes triangulaires, quadrangulaires des pyramides, des taches colorées qui se répondent complémentaiement, des lignes qui se fuient ou se coupent, un empâtement toujours nourri ; et tout cela ne pourrait être que le jeu d'un technicien maître de tous ses moyens. Mais il se trouve que ces formes et ces couleurs recréent une vie, qui est la vie jurassienne, avec ses fermes aux façades blanches, qui avalent la lumière, ses routes habillées de poussière, avec ses chevaux, ses sapins, ses fontaines, ses champs, ses moissons, ses écluses, son ciel. Les traits essentiels du Jura sont là; personne ne les a mieux saisis qu'Albert Schnyder, qui, partant d'une nature vraie, tient à en conserver le caractère fondamental, sans pour autant renoncer à faire un tableau qui existe et qui vaille, lui aussi, par ses qualités propres. Car s'il est juste de dire que le Jura trouve sa vérité dans les toiles d'Albert Schnyder il faut bien dire que ces mêmes toiles contiennent une autre part de vérité tout aussi authentique, qui est la vérité d'Albert Schnyder. A supposer que notre peintre n'eût jamais vu le Jura, on peut admettre que son tempérament et sa sensibilité lui eussent permis d'en créer, picturalement, la figure.

La première de ses qualités, c'est la solidité : composition solide, pâte solide, équilibre solide. C'est aussi le sérieux, et la simplicité. C'est enfin l'honnêteté. Les marques mêmes du paysage jurassien n'exigeaient-elles pas ces qualités-là ? La nature du Jura est élémentaire, sérieuse, équilibrée. C'est un pays solidement bâti, fait de montagnes, de vallées, de gorges, de plateaux. Le compartimentage géographique nuit à peine à l'unité de cette nature élémentaire, où les couches géologiques affleurent souvent. L'histoire de notre sol se lit ici à livre ouvert : c'est une nature scolaire. D'où la simplicité obligée du peintre jurassien, quand il comprend profondément son sujet ; ses éléments ne varient guère, et l'on retrouve toujours, dans les toiles de Schnyder, les mêmes toits de fermes aux angles très ouverts, nos pauvres routes creusées d'ornières, la montagne à l'horizon, ou des escarpements de rochers tout jaunes, ou des enche-

vêtements d'arbres avec, parfois, une petite fille en tablier qui traîne une poussette, ou un paysan qui pousse devant lui un cheval fatigué.

Ces caractères primitifs s'accroissent encore, si, abandonnant la vallée de Delémont et les bords de la Birse, où le peintre a trouvé de nombreux sujets, on monte dans les Franches-Montagnes. Albert Schnyder a pris l'habitude de passer presque tout l'été sur ces hauts plateaux dont la grandeur est souvent saisissante. Il y règne parfois une si absolue solitude que le voyageur a par moment l'impression, devant ces immenses pâturages qui se déroulent monotone-ment à la rencontre d'un horizon lointain et qui sont parsemés de sapins vertigineux, d'être resté absolument seul au monde, avec quelques bêtes familières devant leur maison déserte. C'est cette impression que dégagent aussi les tableaux que Schnyder a peints là-haut, tableaux qui se distinguent par d'immenses ciels plats, uniformément brossés. On peut voir actuellement, dans l'atelier du peintre, qui domine la ville de Delémont, deux états d'une même toile représentant les Franches-Montagnes : dans le premier, le ciel occupe le tiers du tableau ; dans le second, l'artiste a déplacé son point de vue, de sorte que le ciel y occupe les deux tiers de la toile, sans que les éléments représentés aient guère changé. Ce ciel écrasant, d'une matière remarquablement dense, contribue à accentuer cette impression de solitude parfaite que le peintre a voulu rendre. Nous voyons une nature dans son état primitif, comme aux premiers jours de la création. Tout y a l'air jeune, et à la fois éternel. Le pur équilibre de l'art s'est emparé de cette terre que le «sacre du printemps» vient de bouleverser.

La grandeur sérieuse d'Albert Schnyder tient avant tout à sa compréhension profonde du pays qu'il habite. Pays difficile à peindre, aussi difficile que les Alpes ou que la mer. Mais le peintre se sauve, qui sait saisir le permanent sous les spectacles les plus provisoires comme les plus communs. C'est la grande leçon que Schnyder tire de la contemplation des reproductions qui ornent son atelier, où la *Pêche miraculeuse* de Conrad Witz voisine avec la *Pieta d'Avignon*, Cézanne avec Seurat, Breughel avec Derain, les dessins d'Auberjonois avec des Utrillo de l'époque blanche. «La richesse du monde doit être en profondeur, dit encore Ramuz. On doit finir par pouvoir mettre toute la métaphysique dans une table, exactement dans l'image d'une table : l'image d'abord qu'on s'en fait, l'image ensuite qu'on en fait.» Tel est aussi le secret de notre peintre : il met dans la table, dans l'enfant, dans les cheminées, dans les rochers qu'il peint, toute sa conscience d'artiste, mais aussi de Jurassien simplement amoureux de ce pays dont il a appris à connaître tous les détours et tous les charmes. Au cours des dernières mobilisations encore, il a monté la garde comme simple soldat dans les divers postes du Mont-Terrible. Il acceptait sans ennui cette pénitence tragique, ses yeux faisant de tout leur nourriture. C'est encore du même amour que procède, sans doute, une expression curieuse, qui revient souvent dans la bouche du peintre, et qui marque bien la liaison intime existant entre lui et son modèle vital ; il dit volontiers «aller aux paysages», comme nous disons, ici, sans trop de respect pour la grammaire, «aller au pain», «aller au lait». Rarement compréhension plus rare ne fut l'occasion d'une œuvre aussi forte. Les paysages jurassiens d'Albert Schnyder en acquièrent une grandeur, parfois presque tragique, et une humanité infiniment émouvante où l'essentiel de son talent se trouve admirablement circonscrit et signifié.



Jean-François Comment

par Marcel Joray

(Extrait de l'album des Editions du Griffon)

Il a été dit, dans l'introduction, que le Jura est pauvre en artistes et que certains de ceux dont il est fier sont, ou bien des Jurassiens expatriés, ou bien des Confédérés établis chez nous. Jean-François Comment est Jurassien totalement. Il est Ajoulot d'origine et il habite Porrentruy, la souriante « capitale » de l'Ajoie. Mais ce n'est évidemment pas cette particularité qui en fait l'artiste que nous admirons. L'art n'a rien à voir avec le patriotisme, encore moins avec le régionalisme. Si nous soulignons le fait que Jean-François Comment est bien de chez nous, c'est tout simplement pour faire mentir un proverbe populaire aussi préjudiciable à l'art que les exagérations du régionalisme, à savoir que « nul n'est prophète en son pays ». Comment n'a quitté son Jura d'origine que pour ses études et pour ses voyages à l'étranger, que pour aller respirer l'air du large, que pour aller peindre dans le monde. S'il a longtemps surpris ses compatriotes, s'il surprend encore la majorité d'entre eux, le nombre de ceux qui comprennent et qui aiment cet art sans fard et sans concession augmente de façon réjouissante. Cela méritait d'être dit, à l'honneur du peintre et des Jurassiens.

M. Marcel Joray, le distingué président de l'Institut Jurassien, le dynamique organisateur de la récente exposition suisse de la sculpture, à Bienne, notre camarades du Club des Arts, a su magnifiquement définir Jean-François Comment et son art dans l'album des Editions du Griffon, Collection Art Suisse Contemporain, consacré à l'artiste. Voici quelques extraits de l'excellent texte de M. Joray :

Passé le baccalauréat, une seule voie s'ouvrait à vous, irrésistiblement : celle de la peinture. Votre père, tenta de concilier vos goûts avec la nécessité de vous assurer l'existence matérielle. Vous irez donc à l'école des Beaux-Arts de Bâle pour y conquérir un brevet de professeur de dessin et d'histoire de l'art. Puis, en fils désobéissant, vous ne tirerez point parti d'un beau diplôme, vous n'enseignerez pas, vous n'en ferez qu'à votre tête : peindre, peindre pour soi, avec un enthousiasme naturel que vous avait heureusement conservé Arnold Fiechter, le grand professeur chez qui tant de vocations artistiques s'épanouirent.

Vous étiez de cette classe récalcitrante qui constituera plus tard le « Cercle 48 », un groupe lié par l'amitié et non par un crédo artistique et qui allait s'opposer à un certain art officiel, aux goûts du grand public aussi. Allez réussir avec ça !

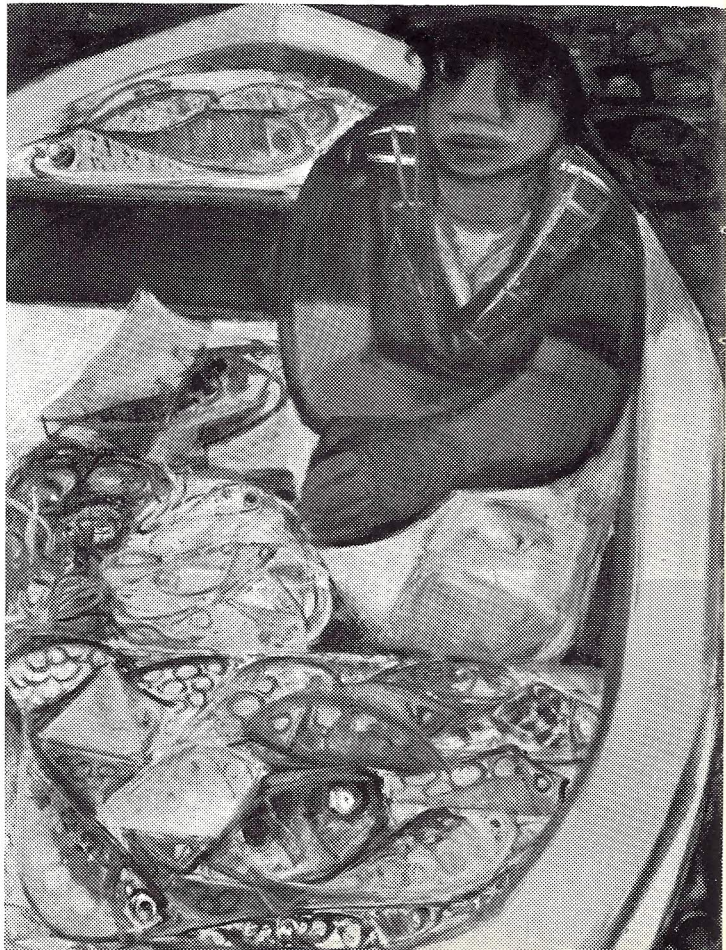
Né à Porrentruy le 3 août 1919, vous avez donc trente-cinq ans. Peut-on déjà parler valablement d'une œuvre alors que l'essentiel n'en a sans doute pas encore été peint ? Trente-cinq ans, c'est l'âge auquel Gauguin commence sa carrière ; c'est presque celui où d'autres vies s'achèvent : Raphaël, Van Gogh, Toulouse-Lautrec meurent à trente-sept ans et Modigliani à trente-six, laissant inachevée leur œuvre. Mais quelle œuvre ! Quand un peintre est grand, il l'est dès ses débuts ; ses contemporains seuls ne s'en aperçoivent pas.

Vous maîtrisez les grands formats, car vous savez organiser vos toiles par une géométrie peut-être étudiée, mais qu'on ne devine pas. Sans doute votre art plein de sève n'a-t-il guère besoin de tant de règles d'or et autres recettes scientifiques qui ne conduiraient qu'à une paralysie de vos facultés créatrices. Par l'emploi de l'aplatissement vous vous élevez à la grande composition décorative et nous attendons avec joie qu'un mur vous soit donné pour permettre à l'artiste déchaîné l'aventure passionnante d'y peindre une marine ou une scène de cirque; car le sens du monumental s'allie en vous au génie de la couleur et à la maîtrise de la forme. Dans les grandes marines se retrouvent les éclatantes couleurs du «fauve» que vous êtes souvent.

Sans doute reviendrez-vous au paysage d'Ajoie, mais il est bien probable que ce ne sera ni en naturaliste, ni en réaliste. Vous ne vous en inspirez que pour remonter à l'abstraction. Tous vos départs, d'ailleurs, naissent d'un contact avec la nature et la réalité concrète. Ces retours non voulus, instinctifs et nécessaires, vous préservent des formules et des schémas et vivifient votre art.

Ni la puissance de la touche, ni l'exubérance du coloris, ni même les audaces d'une imagination créatrice toujours en éveil ne nuisent à la qualité du dessin. Car si vous êtes un peintre authentique, vous vous montrez dessinateur sensible dès vos premiers *monotypes*. Le résultat de cette très belle technique personnelle est une couleur admirable de chaleur et de velouté, sonore ou tout au contraire en sourdine, où le dessin apparaît pur et spontané, jailli de l'inspiration, car toute retouche est interdite.

Nous arrêtons ici les citations. Que ceux qui désirent en connaître davantage, lisent l'album des Editions du Griffon.





Adrien Holy

par Pierre Bouffard

Extraits de l'album des Editions du Griffon

D'aucuns — et parmi nos membres genevois du Club des Arts — protesteront peut-être contre notre prétention de classer Adrien Holy parmi les peintres jurassiens. Ils ignorent ou ont oublié que cet artiste est né à Saint-Imier. Notre ami M. Pierre Bouffard le sait bien, par contre. Nous tirons de l'album des Editions du Griffon consacré à Holy quelques passages du texte de M. Bouffard :

Adrien Holy est peut-être l'artiste suisse le plus facile à aborder. Cet homme aux yeux pleins de vie, au visage toujours souriant est d'un charme qui conquiert immédiatement qui l'approche. Aimable et souriant, Adrien Holy semble traverser la vie sans aucun souci, sans travail, sans préoccupation du lendemain. Beaucoup s'y laissent prendre, car Holy appartient à cette catégorie d'hommes qui trouvent inutile et même déplacé de faire part de leurs soucis, de leur tristesse et de leurs chagrins. Par cette attitude Holy montre sa volonté constructive et son désir de ne rien faire de négatif.

C'est à son origine jurassienne qu'Adrien Holy doit sa ténacité et la perfection de son métier. Mais Holy a quitté jeune encore son pays d'origine pour se fixer de 1920 à 1939, à Paris, après avoir voyagé en Italie. Paris, pour lui, c'est la grande époque, la découverte extraordinaire de la «ville» telle que peut la faire un jeune homme de vingt-deux ans, plein de fougue et d'enthousiasme. C'est encore le contact avec les peintres de son âge, avec la vie enivrante d'entre les deux guerres. Paris, ce sont les amitiés indissolubles avec les peintres français et suisses de la génération montante. A la guerre notre peintre rentre en Suisse : il s'installe à Genève où il fut jadis élève de l'école des beaux-arts.

Saint-Imier, Paris, Genève... ce sont trois étapes de sa vie, trois composantes de son art jamais soumis aux influences, mais enrichi par elles. D'autres facteurs jouent dans sa vie, plus ou moins fortement, mais il en est un qu'il ne faut pas oublier. Holy a épousé une Norvégienne, sensible et rêveuse, connue comme peintre sous le nom d'Ellisif, et comme artiste, par des toiles vibrantes des légendes du grand nord. Par la présence de sa femme, par ses fréquents voyages en Norvège, Holy a découvert également un monde ignoré de beaucoup et dans lequel il a probablement retrouvé l'horizon fermé de son Jura natal.

... Holy aime le paysage, rural ou urbain, parce qu'il y trouve le souffle de vie, le cadre qui lui permette cette récréation dans laquelle il fait évoluer l'humanité et dans laquelle il peut magnifier le quotidien. Un paysage n'a de véritable valeur pour lui que par les personnages qu'il y place et c'est pourquoi, souvent, son paysage urbain tourne en scène de genre: marché, port de pêche, fête foraine.

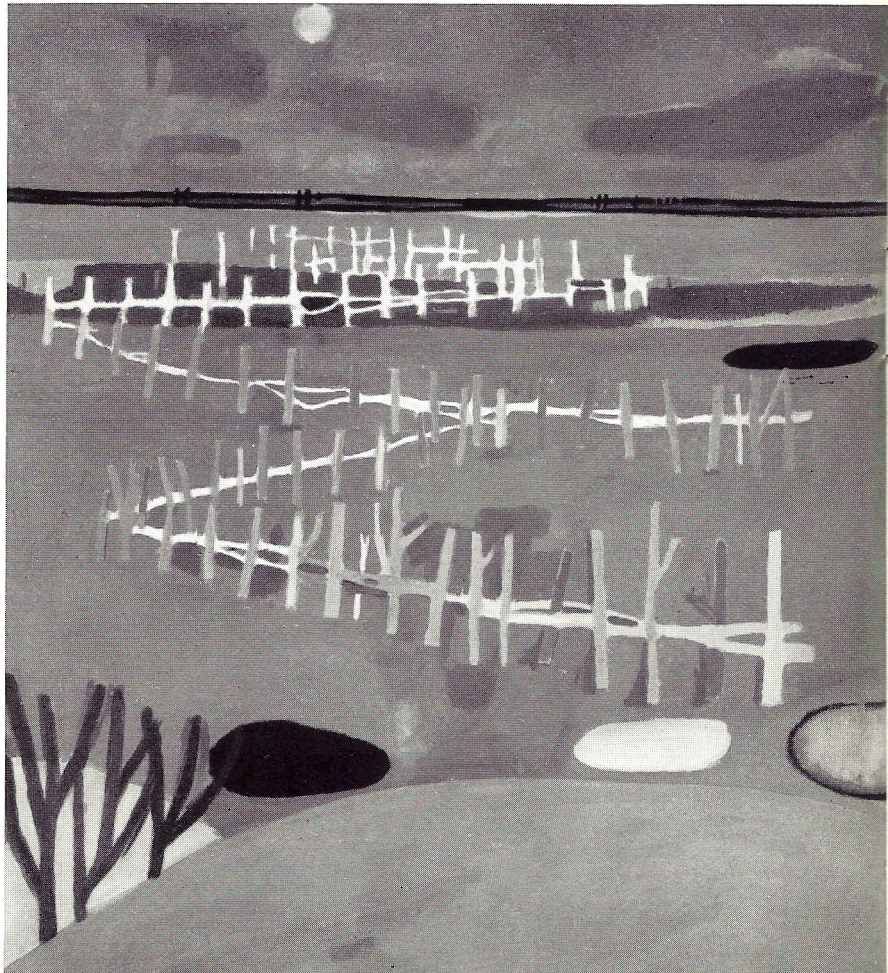
... Aujourd'hui, loin du bruit, loin des vaines discussions, enfermé dans son atelier genevois, Holy continue son travail assidu.

Georges Item

par Max Robert

Il est né en 1927. Fils de lithographe, il a lui-même appris ce beau métier, à Bienne et à Berne. Après son apprentissage, il a travaillé encore un an dans sa profession, à Laupen. Puis, en 1948, pris entièrement par sa passion pour la peinture, il s'est lancé dans la grande aventure. Après un stage à Paris, il a pris ses cantonnements dans le Midi, à Saint-Rémy de Provence, où il habite avec sa jeune épouse, Biennoise comme lui. Chaque hiver, le couple passe quelques mois dans sa ville natale. Précisément, Item est en Suisse ces temps. Je suis allé l'interviewer et admirer ses dernières créations. J'ai trouvé un grand garçon très simple et infiniment sympathique, qui parle avec amour de la Camargue, son pays d'adoption. Installé de façon assez primitive, avec sa jeune épouse, dans un mas où ne règne point l'électricité, l'artiste se sent près de la nature qu'il aime. Moderne dans sa technique et dans sa vision, il reste fidèle pourtant à son sujet préféré: le paysage de Camargue. Il excelle à styliser les grandes

Paysage
de la
Camargue





Paysage
de la
Camargue

étendues d'eau et de terre, ces marais paradis des gardians, de leurs petits chevaux nerveux et de leurs taureaux rouges, leur fierté. Point de personnages dans ses dernières œuvres. Item a pourtant démontré, dans sa série de lithographies exposées à Delémont l'an dernier, qu'il sait dessiner l'homme et lui donner vie et expression. Momentanément, le paysage de Camargue lui suffit. Cela lui permet de pousser très loin le dépouillement qu'il recherche. Ses huiles sont belles dans leur éloquente simplicité, dans leurs tons mats et sourds. Elles nous offrent le calme des grandes solitudes. Don précieux pour les éternels agités que nous sommes ! Elles ont aussi, ces toiles aux tons sourds et mats, un charme prenant et dont — je le pense du moins — on ne se lasse pas. Bien qu'il y manque malheureusement les couleurs qui vont de l'ocre au gris bleu par toute la gamme des couleurs intermédiaires, avec ici ou là une tache noire fortement contrastée, nos deux reproductions donnent assez bien l'atmosphère des originaux. Nous avons, Item et moi, quelques craintes à ce sujet quand nous avons fait notre choix.

L'artiste a rapporté aussi de sa Camargue lointaine une belle série de grattages. Il appelle ainsi des œuvres traitées selon une technique qui lui est propre et sont de la plus belle venue. Après avoir disposé des taches de couleurs sur des feuilles de carton glacé, il les enduit encore de craie lithographique, puis au moyen d'une pointe il dessine en grattant dans la couche de craie. Ici encore, les sujets sont des paysages de là-bas.

Item a exposé plusieurs fois déjà à Bâle, Zurich, Lausanne, Genève, Delémont, Granges et Bienne, seul ou en compagnie d'autres artistes. L'an dernier, il fut pour beaucoup de Jurassiens la révélation de l'exposition jurassienne et remporta à cette occasion le prix des jeunes de l'Institut jurassien. On peut actuellement admirer plusieurs de ses œuvres à Bienne, à la Galerie de la Place du Marché, où se tient l'exposition de Noël des peintres biennois.



Marco Richterich

par Max Robert

Lui aussi, comme son ami Item, fut lithographe à ses débuts. Lui aussi est jeune. Mais là s'arrête la ressemblance entre les deux artistes biennois. Doués l'un et l'autre, ils sont pourtant fort différents de tempérament.

Le premier contact avec Richterich est assez curieux. Bourru d'aspect, le jeune colosse est barbu de surcroît. Mais on a tôt fait de percer cette pelisse d'ours et de découvrir dessous un garçon sensible et plein d'esprit. Il est, en réalité, le boute-en-train de la corporation. Pianiste de jazz à ses heures, chanteur et chansonnier, ne s'est-il pas présenté lui-même en chansons au vernissage de sa récente exposition de Granges ?

Il est clair, il est normal aussi, que sa peinture soit influencée par son heureux caractère. A ceux qui craindraient de le voir glisser dans la facilité, nous conseillons de l'aller visiter — quand il y est — chez son père, ecclésiastique sympathique, chez sa mère, artiste elle-même. On aura tôt fait de découvrir que Marco Richterich est un travailleur acharné et que, de plus, il reste juge sévère de ses propres œuvres. Cet esprit un peu moqueur parfois qui transparait dans ses toiles et ses dessins, il l'exerce aussi à ses dépens. Et cela le préservera sans doute de l'écueil que constitue son extraordinaire habileté manuelle.

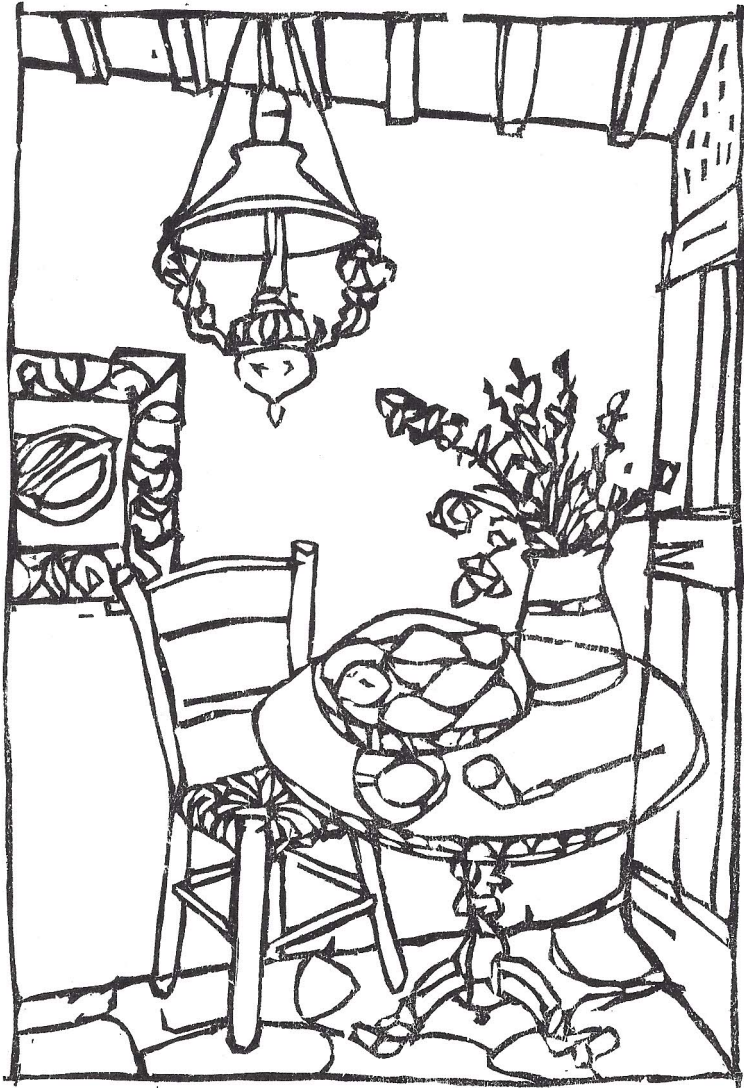
Marco Richterich est né le 19 avril 1929. Il a fait un excellent apprentissage de lithographe à Bienne, sa ville natale, ayant obtenu à l'examen final un des meilleurs diplômes suisses. Il fréquenta ensuite durant une année la classe des Beaux-Arts du Technicum de Bienne. A vingt ans déjà, il prend sa grande décision : il sera peintre ! Avec son ami Item il passe deux étés à Saint-Rémy de Provence. Il ira ensuite à Port-Vendre, puis à Barcelone, l'été dernier à Djerba, petite île des côtes de Tunisie. Il est actuellement à Arles.

Richterich a exposé déjà, soit seul soit en groupe, à Granges deux fois, à Avenches deux fois, à Bienne, à Lausanne, à Delémont et à Genève. En 1952, il a reçu un prix d'encouragement de mille francs de la Confédération et, en 1954, la bourse de quatre mille francs. Il n'est donc plus un inconnu.

Sa vision du monde est aussi originale que l'est sa technique. De son premier métier, il a gardé le goût du graphisme. Il aime le trait et en connaît toute la valeur. Même ses toiles importantes sont très dessinées. Voyez, par

Tunisienne

exemple, la femme berbère reproduite dans ce numéro. Examinez de près son vêtement. Vous y découvrirez ce qui, si vous aviez l'original devant vous, vous sauterait aux yeux : les petits carreaux de couleurs entourés d'un trait noir. Son actuelle spécialité, ce sont les roues, les roues de bicyclette de préférence, car elles lui offrent la possibilité d'utiliser au maximum son amour du trait.



Gravure sur bois



*Un jeune
qui
promet :*

Les comédiens

Photo Max Meury, Delémont

Le jour où j'ai accepté de mettre sur pied un numéro consacré à la peinture dans le Jura je n'ai pas prévu toutes les conséquences de mon geste. Je pensais trouver facilement des collaborateurs. En cette période de l'année, il semble vraiment que personne ne dispose plus d'une minute. Et notre comité tenait à la parution prochaine de ce numéro.

J'ai donc pris le bâton du pèlerin et je me suis promené d'atelier en atelier. J'ai d'ailleurs pris le plus grand plaisir à ces voyages, la compagnie des peintres étant des plus agréables. Ainsi, l'autre soir, je me suis rendu à Delémont.

L'un des attraits de l'art moderne me semble être la diversité des moyens d'expression et la quasi totale liberté des artistes dans le choix de ces moyens. Cela fait que notre époque n'a pas — ou pas encore — un style bien défini. Mais quelle richesse, quelle diversité dans cette richesse ! Prenez les Jurassiens, comparez les œuvres reproduites dans ce numéro. Puis reportez la multiplicité des techniques et des inspirations sur le plan suisse et sur le plan international. Vous aurez une idée assez exacte de la peinture moderne.

Ce qui m'inspire ces réflexions, c'est que juste avant de visiter l'atelier de Bovée, j'avais vu Item au milieu de ses toiles. J'avais étudié aussi la manière et l'inspiration de Richterich et de quelques autres. Je trouve ces contrastes prodigieux et magnifiques. C'est un festin immensément riche et varié offert à nos yeux, à notre intelligence, à notre sensibilité.

Bovée est un grand gars robuste et franc. Un solide Jurassien bien planté sur sa terre. Ce qui, d'ailleurs, ne l'empêche pas d'être un sensible. Il est né à Delémont en 1931. Il a suivi les classes de sa ville avant d'entrer au Technicum de Bienne pour l'étude des Arts industriels. Six mois chez un lithographe bâlois et six autres mois chez les frères Eidenbenz, les «graphistes» connus de Bâle, lui ont fait la main. Il a d'ailleurs profité de son séjour à Bâle pour suivre les cours du soir à la Kunst- und Gewerbeschule, car s'il a choisi ce métier de dessinateur en publicité, il est foncièrement et essentiellement peintre avant tout. Aujourd'hui il a son propre atelier de «graphiste» pour employer un terme très

Paul Bovée

L'exode

Photo Max Meury, Delémont



à la mode. En plus de cela, il enseigne le dessin et la peinture au progymnase de sa ville. Il enseigne en outre l'affiche, la théorie des couleurs, la figure et l'aquarelle aux Arts industriels du Technicum de Bienne.

Paul Bovée, c'est la première impression qu'on ressent devant ses toiles, a subi fortement l'influence d'Albert Schnyder qui fut d'ailleurs son conseiller et avec qui il a collaboré pour les grandes fresques que Schnyder a peintes à Mont-Croix, la belle église delémontaine si bien rénovée par Mlle Bueche, architecte. Vous trouvez chez Bovée comme chez Schnyder cette pâte brillante et riche, les gris sourds et colorés. Visiblement, Bovée aime la matière. Son plaisir est de triturer la pâte et de la poser en touches larges et épaisses sur la toile, puis de recouvrir le tout de vernis.

Bovée dessine bien. Il anime ses toiles aux taches de couleurs souvent géométriques de nombreux personnages. Il dispose des ressources inépuisables d'une imagination féconde. Si j'ai dit qu'il a subi l'influence de son aîné et ami Schnyder — il ne s'en cache point d'ailleurs —, cela ne signifie surtout pas qu'il en soit un copiste. Ni l'un ni l'autre des deux artistes n'aimerait cela. Je pense plutôt que des goûts communs en peinture les ont rapprochés l'un de l'autre. Il est tout à fait normal et logique que la forte personnalité, le vigoureux talent et les connaissances étendues d'Albert Schnyder aient eu sur son cadet une influence d'ailleurs heureuse. Mais, soyez-en bien certain, Bovée garde son caractère propre. Ses contacts avec Schnyder ont fortifié et non pas amoindri sa personnalité. S'il y a quelque ressemblance, ce n'est d'ailleurs que dans la couleur. L'inspiration et le choix des sujets, ainsi que le dessin sont foncièrement différents.

Bovée, artiste jeune encore mais en possession déjà d'un solide métier, animé d'autre part d'une ardeur toujours renouvelée, est un de ces peintres jurassiens qu'il convient de suivre. On a admiré déjà ses toiles et ses dessins à plusieurs expositions collectives et individuelles. Nous lui souhaitons de persévérer dans la voie qu'il a choisie et de tenir les promesses d'un talent qui mûrit.



Madone

Photo Max Meury, Delémont

André Brêchet

par Max Robert

Delémont est actuellement un centre artistique important du Jura. En ce qui concerne la peinture, en tout cas. On y compte plusieurs peintres professionnels, dont Albert Schnyder, Paul Bovée et André Brêchet. C'est à Delémont aussi que vit et travaille Pierre Michel, un jeune plein d'avenir, un membre de notre Club des Arts que la Société suisse des peintres, sculpteurs et architectes vient d'accepter en son sein après examen de ses œuvres. Enfin, à Delémont vit aussi Armand Schwarz à qui tant de volées d'écoliers doivent leurs connaissances en dessin. Et puis, l'on n'en finirait pas si l'on additionnait tous les peintres du dimanche. Dans cette constellation d'artistes, André Brêchet occupe une place à part. C'est un solitaire et — quoi qu'il en puisse dire — un inquiet. Cela se sent si bien dans ses œuvres, surtout ses dernières.

Né à Delémont en 1921, il y est resté. Il y a passé sa vie, le temps de ses études et voyages excepté. Il est non seulement peintre, mais encore céramiste et sculpteur. Et, à toutes ces vocations il en ajoute

une autre: il tient une galerie d'art à Delémont, essayant, par ce moyen, de gagner toujours plus de Jurassiens aux arts. La recherche actuelle du peintre est dirigée vers la non figuration. Il a suivi, à Paris, les conseils d'André Lhote, le cubiste, et semble chercher pour l'heure une harmonie entre ce qu'il a rapporté de Paris et ce qui bouillonne en lui. Car pour ce qui est de bouillonner, avec Brêchet nous sommes servis. C'est un chercheur, un travailleur. Bien que jeune encore, il a déjà accompli une belle œuvre. Il me souvient de petits tableaux de lui,

d'il y a une dizaine d'années, qui étaient déjà des chefs-d'œuvre. Depuis, il a entrepris de grandes choses... L'art sacré surtout le hante et le tourmente. Il est l'auteur des vitraux de l'église de Pleigne où sa technique rompt carrément avec la tradition. Il s'occupe aussi de la restauration de la chapelle des Tourettes, en Provence. Enfin, il a dessiné, en collaboration avec Mlle Jeanne Bueche, architecte à Delémont, les cartons des vitraux de l'église de Charmoille.

André Brêchet est un sensible, malgré son aspect plutôt rude. Il mérite notre compréhension dans ses recherches parfois déconcertantes pour le profane. Il est jeune encore et son talent certainement ira en s'affermissant.

Fernand Giauque

Il habite depuis de longues années aux portes de Morat, à Montilier. Et pourtant il se réclame toujours de ses origines jurassiennes, pour le grand bonheur et la fierté de ses compatriotes.

Originaire de Prêles, paisible village niché entre le Chasseral et le lac de Biemme, Fernand Giauque est né à Biemme le 11 juillet 1895. C'est dans cette ville qu'il fit ses classes. Après quoi il fréquenta le collège de Lausanne et devint bachelier. Attiré par les arts, il suivit les cours de l'Ecole des Arts industriels,

La visite





Dimanche après-midi

à Zurich, durant trois années, puis partit pour Paris. Mais bientôt le mal du pays le ramena vers sa montagne d'origine. En 1925 il épousa une amie d'étude, elle-même artiste, et le jeune couple s'établit à Gléresse, tout près du lieu d'origine de la famille. Il y resta plusieurs années, partageant son temps entre son art et sa famille.

Fernand Giauque est à jamais marqué par l'influence déterminante qu'eurent sur sa personnalité et sur son œuvre les grands impressionnistes français et Cézanne et van Gogh. Comme eux, il aime la couleur, il aime la lumière. Toutes ses toiles en sont emplies, illuminées. Ses sujets préférés sont les paysages et les natures mortes. Il se dit réaliste, ce qui ne l'empêche pas d'être poète. De ses toiles claires se dégage en effet un charme poétique. Sa touche est large et sans reprise; sa couleur en général mate et crayeuse. L'artiste se prétend paresseux et bohème. Il est vrai qu'il semble dédaigner la fortune et les ennuis qu'elle apporte avec elle. Mais celui qui voit vivre les artistes sait bien de quoi est faite leur paresse. L'affirmation de Fernand Giauque nous laisse donc sceptique. Il se fait illusion à lui-même parce que peindre est pour lui un plaisir. L'œuvre de Fernand Giauque est considérable. Les expositions auxquelles il a pris part ne se comptent plus. Mais — en plus de ces expositions collectives ou de groupe — il organise chaque année, chez lui à Montilier, une sorte de revue du travail de l'année. Sérieux, doux de nature, compréhensif envers les jeunes artistes, Fernand Giauque est l'un de nos bons artistes jurassiens et l'un des plus sympathiques.

LERMITE

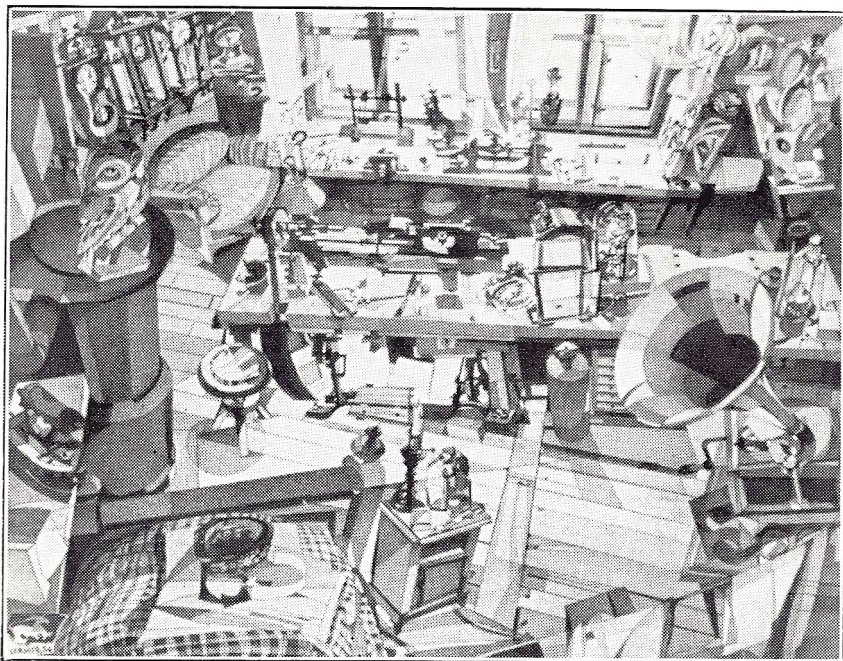
On nous demandera peut-être ce que vient faire Lermite parmi les Juras- siens. Cet artiste — de son vrai nom Jean-Pierre Schmid — vit en effet depuis longtemps dans le canton de Neuchâtel, à La Brévine tout d'abord et depuis peu aux Bayards.

Nous tenons tout de même à lui réserver une petite place ici, et cela pour trois bonnes raisons: la première est qu'il est né dans le Jura, qu'il y a vécu et commencé sa carrière de peintre; la seconde est qu'il illustre de façon saisissante le pays jurassien et ses gens et leurs préoccupations; la troisième raison, enfin, qui est la plus valable, c'est que Lermite a du talent. Il est un extraordinaire dessinateur et un peintre hardi. Il a donc sa place ici, même si les Neuchâtelois nous l'ont pris et semblent désirer le garder.

Parlant de son exposition à Saint-Imier l'an passé, le pasteur Pierre Balmer s'exprime ainsi :

«Lermite peint ton sur ton, plutôt sombre. Il choisit en général des paysages du Jura, rudes et tourmentés, des natures mortes, des compositions fines et précises. Ses œuvres, solidement construites, ne sont pas faites au hasard ou au petit bonheur. On y voit, à la fois, une liberté créatrice et un sens de la nécessité picturale. Il sait, quand il le veut, soigner le détail, pousser la précision jusqu'à la minutie, mais aussi empoigner un paysage à pleines mains».

Le tableau reproduit dans ce numéro donne une idée de la fantaisie créatrice de Lermite et aussi de la minutie du détail, quand il choisit d'être précis.



Hommage à un pendulier (cliché obligeamment prêté par l'«Impartial», La Chaux-de-Fonds)

✝ Charles Robert



Les tournesols, dessin

Charles Robert est né à Tavannes en 1912. Il avait six ans quand sa famille vint s'établir à Moutier et c'est en cette ville qu'il fit toutes ses classes primaires et secondaires. Il entra ensuite en apprentissage à la Banque Populaire Suisse, puis devint le comptable et enfin l'un des patrons de l'Imprimerie Robert SA. Il apporta à la modernisation de cette entreprise son sens artistique doublé — ce qui est assez rare — du sens de l'organisation. S'il trouva dans le métier d'imprimeur de très larges compensations, il fut peintre avant tout. Dessiner, peindre, étaient pour lui des besoins aussi impérieux que boire et manger. Sous la direction de Fiechter et de Mayer, il étudia la peinture et le dessin à la Kunst- und Gewerbeschule de Bâle. Il s'en fallut de peu, juste avant la guerre, qu'il abandonne l'imprimerie pour se vouer entièrement aux arts. C'est la perspective de pouvoir peindre tout de même et aussi de pouvoir imprimer, reproduire en couleurs les œuvres des artistes qu'il admirait qui décida de son choix. Au début de 1948, alors que s'amorçaient de belles commandes d'édition à l'exécution desquelles il se réjouissait d'apporter ses talents, il dut brusquement s'aliter: mauvaise rechute d'une pleurésie contractée au temps des mobilisations, et qui devait l'emporter le 11 février 1948.

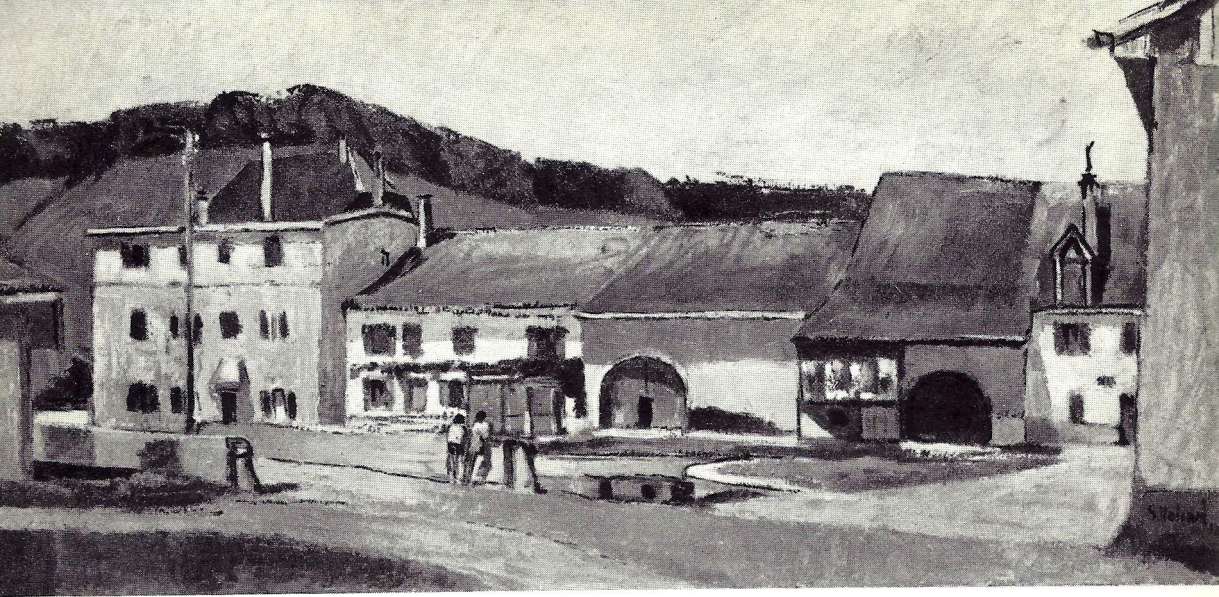
Lorsque Robert quitta l'école en 1928, la jeunesse d'alors ne disposait pas des facilités dont dispose celle d'aujourd'hui pour entrer de plain-pied dans

l'art moderne. Les livres d'art ne se voyaient pas aux devantures de nos libraires. Les musées suisses n'offraient pas encore aux visiteurs les richesses de leurs collections modernes. Même à Bâle, on commençait seulement à s'intéresser aux impressionnistes qui paraissaient révolutionnaires à la plupart des gens. Paris, pour un jeune de conditions modestes, c'était le bout du monde. A Moutier, seuls quelques privilégiés possédaient des couleurs à l'huile et barbouillaient de gentils tableaux naturalistes et naïfs. Le nom de Picasso était synonyme de folie. C'est dans cette atmosphère que Robert chercha son chemin. Une exposition Schnyder, qui fit presque scandale, fut pour lui une révélation. Avec une soif de connaissance jamais apaisée, Robert découvrit avec émerveillement Chagall, Braque, Picasso et tous les modernes, les impressionnistes, les fauves les pointillistes, les cubistes, les surréalistes et les abstraits. Avant ses études à Bâle, il refit, seul mais avec passion, les expériences des maîtres modernes. L'arrivée à Moutier de Serge Voisard, qui avait déjà du métier, fut pour lui un heureux événement. Autour d'eux se groupèrent plusieurs jeunes peintres amateurs. Ils fondèrent ensemble une association des peintres prévôtois qui eut son heure de prospérité et organisa des expositions fréquentées. Les années durant lesquelles, à côté de son travail, Robert consacra une journée par semaine aux cours de Bâle et tous ses loisirs à la peinture, furent parmi les plus heureuses de sa vie. Il trouvait enfin de quoi apaiser sa soif de peindre.

Sa carrière fut courte. Le temps dont il disposait pour son art lui fut toujours compté. Et pourtant, sa production est importante. A Moutier surtout, de nombreuses toiles de Charles Robert ornent salons et bureaux. M. R.

L'entrée de Belprahon, dessin





Fontenais

Serge Voisard

par Max Robert

C'est de la riante Ajoie qu'il est venu à Moutier, un beau jour d'avant la guerre. Il était jeune — et l'est encore, puisqu'il est né en 1912 ! — il était débordant de vie et d'entrain. De sorte qu'il eut tout de suite beaucoup d'amis. Maître secondaire adulé des élèves, il est pédagogue né, il est aussi musicien et il est surtout peintre et dessinateur. En somme, Serge Voisard est un affreux cumulard !

Son arrivée à Moutier marque un tournant. Avec son ami Charles Robert, il allait implanter en terre prévôtoise une graine qui porterait ses fruits. Aujourd'hui, à Moutier, on trouve un noyau actif des amis des arts et cela a permis au Club des Arts d'y créer la Branche Jurassienne.

Son influence sur la jeunesse prévôtoise est grande. Il sera le principal responsable, si un jour les peintres poussent en terre moustérienne comme les champignons dans nos bois après une douce pluie.

Serge Voisard a, indéniablement, beaucoup de talent. Il est un illustrateur extraordinairement habile et ses toiles ont un charme très goûté. Nombreux sont les Prévôtis heureux dont le salon s'orne d'un de ces paysages qui est comme une fenêtre ouverte sur le pays. Car le Jura est son principal, presque son seul inspirateur. Il l'aime et le sert bien, sans se poser de problèmes trop compliqués, trouvant son pays assez beau pour être fidèlement traduit sur ses toiles.

Toute la ville de Moutier a, envers cet artiste, une dette de reconnaissance, car si l'on pressent aujourd'hui un net réveil artistique, c'est pour une très grosse part grâce à lui.

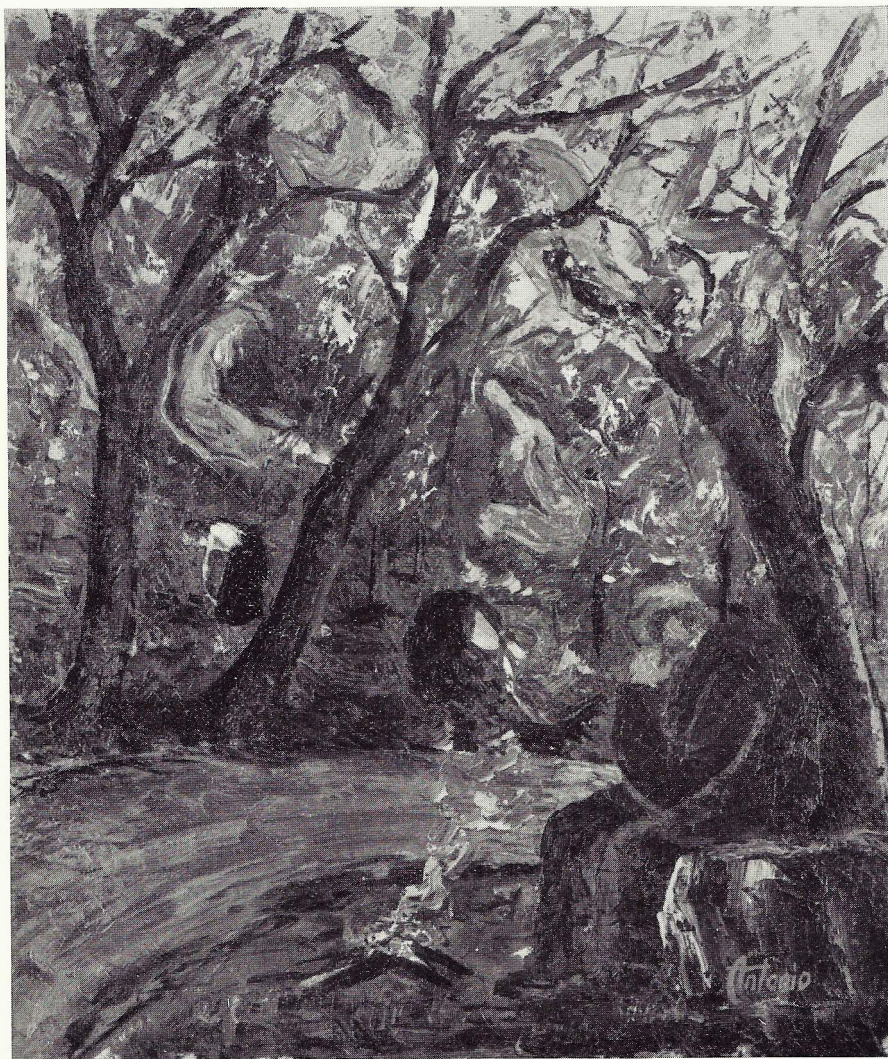
Rencontres...

Antonio Erba et Roger Voser

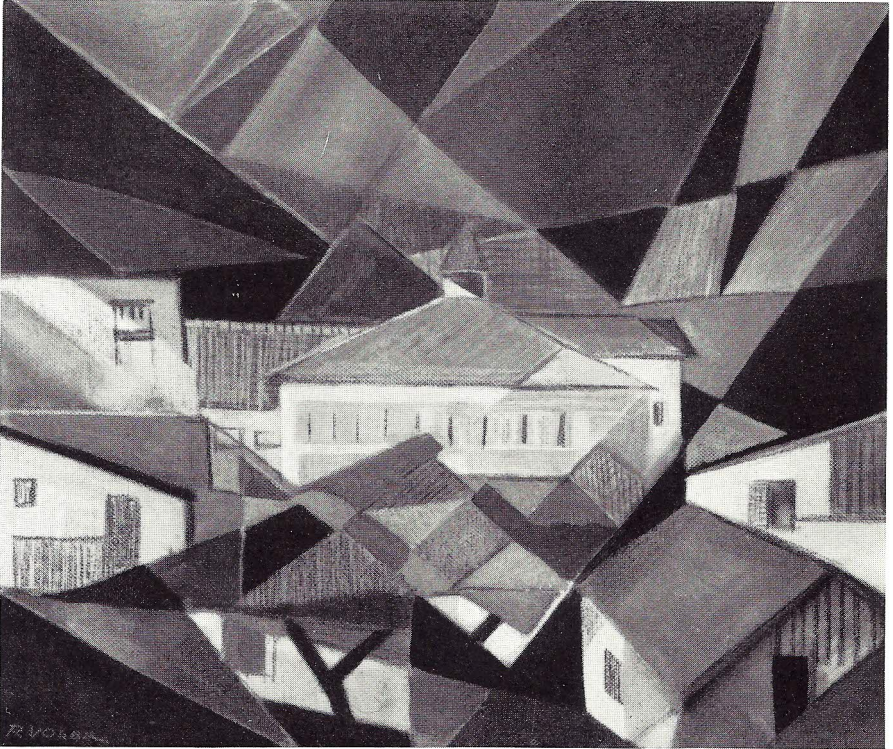
par Claude Richoz

Rencontre, en terre prévôtoise, de deux tempéraments, de deux origines : Antonio Erba, tessinois ; Roger Voser, chaux-de-fonnier.

Je crois, l'un et l'autre, les connaître un peu, et je trouve, en chacun d'eux, des ressemblances inattendues : même modestie, même réticence, même scrupule.



Automne total



Belprahon

Aucune tentation, chez l'un et l'autre, de vouloir plaire instantanément, d'emporter une facile adhésion par le charme ! Nul dessein d'épater le « bourgeois » qui pourtant ne demande — à Moutier comme ailleurs — que cela.

* * *

Tessinois, Antonio Erba, mécanicien et père de famille. Ainsi que tous les fils des pauvres et ardues terres du Sud — sol aride —, il a aimé la richesse des couleurs d'abord, il en a usé et abusé, du rouge vraiment rouge, du bleu vraiment bleu.

Il ne peint que depuis quinze ans — depuis son mariage exactement — et dès cet événement conjugal et pictural, de petites expositions ont affirmé, en premier lieu, un bon talent d'amateur, et cette année enfin, un véritable peintre. Antonio Erba est un peintre. Toute autre épithète est superflue et malsonnante. Sa fébrilité créatrice, son imagination trop littéraire, il a su les discipliner, pour penser et œuvrer en peintre. Sa dernière présentation de toiles, il y a moins d'un mois, à Moutier, prouvait tout le parcours accompli non sans embûches, pour arriver aux toiles sobres de composition et de ton, toutes frémissantes de vitalité qu'il nous offre maintenant.

Après ce grand pas qu'Antonio Erba vient de faire, de peinture à Peinture, nous ne pouvons qu'être à ses côtés, pour l'encourager, et lui dire que nous sommes heureux de le voir en si bon chemin.

* * *

Certainement, et je mesure cet honneur, je suis le premier à écrire quelques lignes sur Roger Voser, peintre. Il y a à cela une excellente raison; c'est qu'il n'a jamais exposé. Non pas que Roger Voser se tienne dans une retraite farouche. Mais il n'y a chez lui nulle hâte à braver le regard étranger, avec l'espoir de le retenir. Je considère comme une chance d'avoir pu, en quelques fois, découvrir ses toiles dans sa belle maison, basse et bien bâtie, de Belprahon. Et je pense que Roger Voser mériterait mieux que ces quelques lignes que je lâche en songeant à faire davantage, une prochaine fois.

Jurassien, Roger Voser l'est parce que chaux-de-fonnier et assez influencé par le cadre où il vit. Il y a, dans sa peinture, une densité, une rigueur, en même temps qu'une certaine malice qui ne laisse pas d'être du pays. Mais, il en sort par une élégance naturelle, une noblesse qui se signe, dans ses toiles, par de fines nervures précieuses : cordages, joncs tressés, roues à rayons... qui apporte dans l'édifice architecturé par une volonté tenace, la douceur et la tendresse.

Roger Voser, c'est encore un alchimiste, de la couleur et du rêve. Il a ses trucs pour garder aux tons leur fluidité et une sorte de transparence. Son œil est prompt à saisir. Je le vois souvent penché, à l'imprimerie Robert où il travaille, sur les reproductions de peintres connus qu'il élabore avec sûreté. Il saisit, il observe. Et dans ses toiles, son œil, son ironie et ses rêves se voient sans peine.

Peut-être bien qu'avant peu on trouvera, en Roger Voser, un des meilleurs peintres jurassiens. Il ne fait rien pour qu'on le remarque.

Je n'ai pas peur : cela se saura bientôt.

Claude Richoz.